JANINE BOUISSOUNOUSE

LA NUIT D'AUTUN

Le temps des illusions

CALMANN-LEVY

99
3/78

LA NUIT D'AUTUN

3° Ln 27
01813

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE

Jeux et travaux
d'après un livre d'heures du XVe siècle (Droz)

Isabelle la Catholique
(Hachette)

La vie privée de Marie Stuart
(Hachette)

Jeanne et ses juges
(E.F.R.)

Julie de Lespinasse
(Hachette)

Condorcet, le philosophe dans la Révolution
(Hachette)

L'opposition à Napoléon
(En collaboration avec Louis de Villefosse, Flammarion)

ROMANS

Le chemin mort
(Denoël)

L'étoile filante
(Gallimard)

Dix pour un
(E.F.R.)

DOCUMENTS

Maison occupée
(Gallimard)

Printemps sur le Danube
(En collaboration avec Louis de Villefosse. Editions de Minuit)

92

JANINE BOUISSOUNOUSE

LA NUIT D'AUTUN

Le temps des illusions

CALMANN-LÉVY

DL-06-04-1977-08914

ISBN 2-7021-0186-0

CALMANN-LÉVY 1977

Imprimé en France.

CHAPITRE PREMIER

La vie est unique

MON grand-père maternel s'était battu tout jeune avec les communards, mon arrière-grand-père paternel était socialiste. On m'emmenait, très petite encore, dans son appartement de la place des Vosges. Je n'en revois que les fleurs fanées des rideaux et les pieds du billard. Je m'asseyais par terre, appuyée à l'un de ces énormes piliers luisants, doux au toucher. J'entendais les noms de Badinguet, de Morny, de Gambetta. Cette espèce de diminutif prêtait au premier une certaine gentillesse, le second faisait distingué ; ils étaient, paraît-il, détestables ; seul Gambetta était bon. Le grand-oncle Félix avait été un de ses secrétaires. Je m'étonne aujourd'hui que cet ignorantin franc-comtois ait eu cet honneur, mais je conserve encore soigneusement les deux petits pots de porcelaine un peu ébréchés — à quoi servaient-ils ? — que le tribun lui aurait donnés. Le monde des hommes était celui de ces vieillards qui, de temps en temps, prononçaient l'affreux mot de Sedan.

Et puis, il y avait Dreyfus. Il y avait l'Affaire. Quand on en parlait, et on en parlait souvent, ce que je voyais de la pièce prenait dans la pénombre quelque chose de solennel. Je ne comprenais rien, naturellement, à ce qu'on disait, mais j'étais fière, dans ma niche, d'imaginer les miens mêlés à une histoire si importante.

Rarement, à voix basse, on évoquait mon père qui était en Belgique, en Suisse, en Italie. Chez nous, parfois, il y avait une grosse valise dans le vestibule et un pardessus pendu. Ça voulait dire qu'il était là. Je voyais, en effet, surgir d'une porte, écarter une tenture, un grand corps élégamment vêtu surmonté d'une

face pâle se penchant vers moi avec un invariable : « Comme tu as grandi ! » Puis valise et pardessus disparaissaient, on faisait allusion à un nouveau voyage.

Ma mère était ravissante. Je l'idolâtrais. J'entrouvrais la porte de sa chambre pendant qu'elle se coiffait, j'admirais cette lourde chevelure qui allait se transformer en nattes et entourer sa tête. Personne ne choisissait d'aussi jolies couleurs pour ses robes toujours simples, personne n'avait la taille aussi fine, et ses mains sur le clavier me fascinaient. J'avais sept ans quand elle se résigna à divorcer. Son père et sa mère, qui se chargeaient de m'élever, s'installèrent à Longjumeau. Ma mère restait à Paris pour travailler et nous rejoignait en fin de semaine. Notre maison était enfouie dans un jardin assombri par les arbres et tout blanc au printemps d'aubépines, de boules de neige et de seringas.

J'allais à l'école communale. Grand-père y tenait absolument. Grand-mère soupirait. Elle n'avait aucun sentiment religieux et ne pratiquait plus depuis longtemps, mais gardait un souvenir attendri de son couvent de Fontainebleau où l'on chantait de si jolis cantiques, où l'on jouait aux grâces sous les tilleuls, où parfois l'été, l'impératrice Eugénie assistait à la messe. Aussi méchantes que l'eussent été, probablement, les élèves de l'institution Sainte-Anne, les filles de l'école me persécutaient en me questionnant sur mon père qu'on ne voyait jamais ; dès la classe finie, je courais vers mon jardin, vers ma maison, me tenant de préférence l'hiver dans la cuisine, près de notre bonne Camille à qui j'apprenais à lire et qui m'apprenait des chansons.

Longjumeau, que je ne reconnais plus, était alors une petite ville provinciale, somnolente et pourtant cancanière, malveillante par sottise, méchante par ennui. La bonne société nous mit à l'index, nous étions des mécréants et mon grand-père ne cachait pas ses opinions. Au début de la guerre de 1914, ayant établi une ambulance de fortune dans la gare de Grande-Ceinture, où s'arrêtaient de longs trains de blessés, il se débarrassa lestement des pleureuses n'apportant aux soldats que de bonnes paroles et des médailles ; puis il alla jusqu'à se réjouir de la révolution russe. Aucun notable ne nous saluait. Grand-père se moquait d'eux avec son bon sourire. Moi je les détestais et me postais le dimanche dans la grand-rue pour les voir monter à la messe une demi-heure après que la cloche l'avait annoncée. Ils s'en allaient à la queue

leu leu sur les trottoirs étroits, les souliers bien cirés, les mains gantées, balançant au bout de leurs bras ou ramenant vers leur poitrine un gros petit livre doré sur tranche. Quand ils redescendaient, ils avaient le même air maussade et portaient précautionneusement une tarte ou une frangipane dans un papier blanc en pyramide.

Pourquoi se réunissaient-ils dans cette église où nous n'entrions pas ? Où nous n'entrions pas, mais qui tout en m'effrayant m'attirait. Je m'y glissai un jour de semaine, un jour de bureau, d'école, de tricotage, de ravaudage, un jour qu'on ne pensait pas plus au bon Dieu qu'au défilé du 14 Juillet. Ce bon Dieu réclamait ses fidèles le dimanche, aux fêtes carillonnées, aux enterrements et aux mariages ; matin et soir il écoutait quelques mots rapidement chuchotés : « Tu ne sais même pas tes prières », me disaient les filles de l'école qui, aux récréations, apprenaient leur catéchisme sous le préau dans une espèce de ronronnement qui me faisait penser aux fables de La Fontaine.

Dans l'église déserte que je découvrais en poussant une porte molle, je ne trouvais pas trace de Dieu ; on avait dû le ranger. Abandonnée aux soins d'une vieille toussotant, balayant, époussetant, mettant des bouquets ronds au pied des statues, cette église obscure où brillait un point rouge, s'étendait immense entre des piliers dont l'élan m'étonnait. Je ne sais trop pourquoi, je me promis d'y revenir. J'y revins. Je m'asseyais au beau milieu dans la lueur qui tombait du vitrail, face à la veilleuse tremblotant au-dessus de la longue dentelle blanche. Presque toujours la vieille était là. Je l'entendais remuer dans le fond. Elle ne me gênait pas. Je goûtais une paix si étrange que je la qualifiais de sainte. Je me débarrassais au-dehors de tout ce qui me troublait ou simplement m'occupait, et j'attendais. J'attendais ce Dieu qui s'approchait sans que je l'eusse appelé. Il était tout près de moi qui n'osais plus bouger, il restait avec moi jusqu'à ce que je m'en aille. Bientôt je n'eus plus besoin d'entrer chez lui pour le trouver, je le rencontrais partout : dans le jardin où j'apprenais mes leçons, sur les routes, près de la lampe qui éclairait mes cahiers. Il approuvait chacune de mes pensées, chacun de mes gestes. Il savait que je n'avais besoin que de lui, il me promettait que nous serions toujours ensemble et que ma vie serait une fête sans fin.

Un jour, je me décidai à dire à mon grand-père que je voulais

être baptisée. Cette idée lui parut saugrenue. Il m'expliqua qu'il rejetait une morale effaçant une faute par un facile repentir alors que pour l'athée il n'existe pas de pardon. Il me conseilla gravement de réfléchir (réfléchir à douze ans avant de dire oui à Dieu ?). Il m'affirma que je me trompais, que je le comprendrais plus tard ; il ajouta que nous ne devions pas avoir honte de nos erreurs, qu'il fallait les reconnaître et ne pas se mentir pour se disculper. Ce fut tout. J'avais confiance en lui, il était sage, il était bon. Nous n'étions pas riches et nous nous privions de tout superflu pour ceux qui étaient plus pauvres que nous. Si grand-mère achetait des oranges, on les montait à l'hôpital. Jamais de jouets, ceux que des amis me donnaient allaient à de petits voisins qui n'en avaient pas.

Un peu de gaieté, cependant, entrait dans la maison quand le grand-oncle Armand arrivait dans son « automobile ». Cette espèce de Tartarin racontait des histoires de chasse, interminablement, et, s'il faisait assez chaud, accrochait son hamac entre deux arbres pour sa sieste. Avec son gros rire, il se plaisait à répéter : « Quand on sonne à midi, je dis qu'on mette une assiette de plus. C'est sûrement Pierre Laval qui vient demander à déjeuner. » Pierre Laval qui était alors, paraît-il, un petit avocat sans cause.

Je reçus le baptême dans un village des environs où un jeune prêtre sans ouailles enseignait le latin aux enfants d'une famille que nous connaissions. Je me crus plus forte d'être catholique, d'avoir la permission de me mêler aux autres ; mais Dieu ne m'aimerait-il pas moins de prendre goût aux offices comme s'il ne me suffisait plus de rester seule avec lui ? J'étais assidue aux spectacles qui se déroulaient dans son église pleine de cierges, d'orgue et d'encens. Tout m'enchantait, les chœurs majestueux et les grêles litanies, la richesse rutilante des chasubles qui se saluaient et l'assurance des mouvements parfaits et incompréhensibles.

Et puis, me laissant dans ce théâtre, Dieu me quitta. Pour m'éprouver, sans doute. Instruite par Pascal dont les *Pensées* étaient mon livre de chevet, je me mis à sa poursuite, ne doutant pas de l'atteindre puisqu'il me fuyait. Je redoublais de piété. J'entrai dans des églises inconnues avec l'espoir qu'il m'y attendait. Peine perdue. Dieu ne revint pas. Retombée dans la solitude,

je connaissais les chagrins, les tracas de tout le monde, incapable de m'y résigner comme ces gens habitués au malheur qui m'entouraient. Des journées vides succédaient aux nuits sans sommeil hantées par l'angoisse du « Comment vivre ? »

La seule personne à qui j'aurais pu me confier était une jeune institutrice avec qui je bavardais matin et soir depuis qu'allant continuer mes études à Bourg-la-Reine, je prenais l'Arpajonnais, ce petit chemin de fer sur route qui amenait aux Halles les produits maraîchers d'Arpajon et de Montlhéry. De longues banquettes, bleues en seconde classe, rouges en première, s'étendaient d'un bout à l'autre, d'une porte à l'autre des wagons de bois, et l'on s'en allait tiré par l'épaule, face au paysage ou face aux vitres rendues opaques par la buée dès l'automne, couvertes de givre dans les grands froids. Les abonnés dont j'étais respectaient mutuellement leurs petites habitudes ; je m'asseyais toujours à la même place, près de cette jeune fille qui enseignait dans quelque Montrouge. Son père était juif et Longjumeau la tenait aussi à l'écart. Convertie, de tendance janséniste, elle m'entretenait de Port-Royal ou bien de Gœthe qu'elle ne cessait de relire et que j'abordais à travers elle. Et nous roulions lentement, durement, en compagnie du Grand Arnaud ou de Wilhelm Meister, sur une plaine nue dans les aubes d'hiver, puis entre les blés du printemps.

De temps à autre, une panne immobilisait l'Arpajonnais entre deux stations. Si la nuit était belle — je ne me rappelle pas une seule panne matinale — on descendait, on s'informait auprès du mécanicien qui pestait en fourrageant dans les entrailles de sa locomotive. On se livrait à d'invariables commentaires, on déplorait rituellement que notre région fût si mal desservie, et quand l'arrêt risquait de se prolonger, nous les bavardes, partions à pied, soit par la route nationale bordée d'arbres et pavée comme à l'époque des diligences, soit par la départementale serpentant entre les labours et les chaumes et traversant des villages blancs. Grisées par le grand air et l'ardeur de notre discussion, nous atteignions notre ville qui avait déjà fermé ses volets, nous suivions la Grand-rue habituellement aux aguets derrière ses rideaux et maintenant aveugle, joyeuses de notre liberté, fortes d'un dédain superbe.

Nous montions quelquefois à l'église ensemble le dimanche. Elle allait à la messe comme à un rendez-vous d'amour, gagnait sa

chaise non loin de la mienne, les paupières baissées, modeste, inaccessible. Trop souvent à genoux, elle priait trop. Des regards hostiles convergeaient vers elle et glissaient ensuite vers moi, autre intruse. J'en souffrais. Pourquoi étions-nous là ? Pouvions-nous croire qu'il suffit d'un baptême pour être admis par les gens de bien dans la maison de Dieu ? Je me sentais gênée, comme si j'assistais à un gala sans avoir payé ma place, et le coup d'œil que me jetait le gros curé du haut de la chaire où il pataugeait dans son prêchi-prêcha, m'était intolérable. Laissant la nef aux ayants droit dont les prie-Dieu portaient les noms, j'émigrais vers un des bas-côtés ; je m'asseyais près du poêle qu'on n'allumait qu'à la messe de minuit ; j'apercevais la Sainte Vierge avec sa ceinture bleue debout derrière des lis et, dans le vitrail, le bras de saint Martin tendant au pauvre la moitié de son manteau, seulement la moitié...

Bientôt, renonçant à la mise en scène de la grand-messe, je me décidai à assister à la messe de sept heures ; je serais comme autrefois dans l'église muette de ma première ferveur. Mais depuis trop longtemps l'orgue me portait vers Dieu, le silence m'en éloignait, je ne savais plus prier.

Je consentis enfin, sur les conseils de mon amie, à demander aide à un abbé de Saint-Jacques du Haut-Pas. Dernière tentative. Dernière confession. Dans la nuit de la boîte grillagée je murmurai : « J'ai tout perdu. » Une voix placide me répondit : « Je vois, je vois ! Quelque déception sentimentale... » J'étais encore bien jeune, mais déjà persuadée que la vie est un tissu d'efforts et de chagrins, de victoires et de défaites. La joie alterne avec la souffrance comme le jour avec la nuit. Seul Dieu est immuable. Déception sentimentale ! Je sortis en courant sans attendre la fin ou le nombre des *pater* à dire en pénitence, et ne m'aperçus qu'en voyant les passants se retourner que je pleurais en pleine rue.

Pendant des semaines, pendant des mois, j'allais d'église en église. Des pierres. Des sculptures. Des vitraux. Pas de Dieu. Il fallait désormais avancer sans lui et sans savoir vers quoi.

*
**

A Bourg-la-Reine, j'avais découvert dans des maisons douillettes des familles heureuses et actives, au grand complet. Là, il y avait

des pères, avec des moustaches, des décorations, de l'autorité. Mon père, lui, était glabre, effacé, distant, distrait et portait volontiers une fleur à la boutonnière. Il avait fait beaucoup pleurer ma mère avant de la quitter en lui laissant ses cannes. Je ne m'en souviens presque pas. Peu de paroles. Surtout ses mains, ses belles mains blanches. Un soir, dans l'obscurité d'un fiacre, assise sur le strapontin, je les vois tout près de moi ; elles sont allongées de chaque côté de son chapeau qu'il a posé sur ses genoux et sur lequel il a mis ses gants. Nous habitons encore à Paris. Nous allons tous les trois je ne sais où. J'ai mon manteau de loutre, une espèce de capeline ornée de nœuds de rubans et de quelques chrysanthèmes. J'entends sa voix triste : « Pourquoi a-t-elle tout cela sur la tête ? » Je suis navrée de ne pas lui plaire, je me trouvais si élégante !

Les pères de Bourg-la-Reine, de bons, de vrais pères, étaient tous professeurs et la plupart des frères préparaient Normale ou l'agrégation. On m'accueillit gentiment. Pour ne pas me laisser errer dans les rues quand la classe fermait, on me retenait jusqu'à l'heure tardive de mon Arpajonnais. J'allais au lycée Lakanal, chez mon amie Jeanne Daux, fille du proviseur, chez Juliette Isaac, fille de Jules Isaac et dont la mère, peintre de talent, me donnait des leçons ; de lui je ne vois plus qu'un grand corps un peu courbé, un regard vif, un sourire à la fois ironique et indulgent. J'allais le plus souvent chez Suzanne Joxe. Ni son père qui nous initiait à l'histoire naturelle, ni son frère Louis n'étaient encore rentrés. Sa mère, gracieuse et douce, me faisait asseoir dans le petit salon et Suzanne jouait à merveille *le Clavecin bien tempéré* ou les *Kreisleriana.*

Mon grand-père mourut, me laissant la nostalgie de ce monde fraternel qui était le sien et que je voulais atteindre coûte que coûte. Mais où était-il ce monde où l'on pouvait s'aimer, s'entraider, défendre les mêmes causes ? Existait-il vraiment si la morale chrétienne avait été impuissante à le créer ? N'était-ce pas une noble utopie ? Ne fallait-il pas affronter la vie seul, en sachant qu'elle ne vous donnera rien, qu'on mènera un combat inutile ? Je m'enivrais peu à peu de cette certitude, attendant des livres quelque secours. J'étais studieuse comme on est gourmand. Après

m'être gavée des leçons de Bourg-la-Reine, je pénétrai dans la Sorbonne comme dans un sanctuaire, pleine de respect pour le savoir de mes maîtres. Emile Mâle, qui allait bientôt partir pour diriger l'Ecole française de Rome, nous apprenait à déchiffrer les grands livres de pierre enseignant aux hommes la leçon de Dieu. Si je ne cherchais plus Dieu qui m'avait abandonnée, j'aimais encore me pénétrer de ses préceptes, j'éprouvais une joie indicible à bien comprendre ces rébus sculptés, illustrant les paroles de Jésus, les aventures des saints et les travaux des hommes.

J'ai acquis dans cette vénérable Sorbonne certaines connaissances mais surtout j'y trouvai des amitiés. Je me liai vite avec Cécile Pierrot ; son père et sa mère étaient médecins rue des Haudriettes. Ma mère, qui avait habité le Marais après son mariage, se souvenait fort bien de leur dévouement pour des malades qui ne les payaient pas toujours. Une fin d'après-midi, alors que je sortais de la bibliothèque, Cécile me montra dans la cour un grand type roux avec une cape verte et des cheveux trop longs, qui discutait dans un groupe. Elle me dit qu'il était Hongrois, qu'il avait dû fuir son pays après la révolution, qu'il s'appelait Politzer. Je compris Paul Itzer avant de savoir qu'il se prénommait Georges. Il était déjà marié. Cécile connaissait bien sa femme et m'emmena chez eux, dans leur petit appartement proche du château de Vincennes.

Les jeunes philosophes du groupe *Philosophies* s'y réunissaient presque chaque dimanche. Encore étudiants pour la plupart, unis en dépit de leurs dissemblances par leur commune volonté de changer le monde et de faire entrer la philosophie dans la vie, ils s'étaient groupés autour de Pierre Morhange. Pierre Morhange qui croyait en Dieu, ou plutôt en l'Eternel, profondément Juif et résolu à s'affirmer en tant que tel, avait constitué le « trust de la foi ». J'en étais médusée. Il luttait contre le scepticisme et la raillerie. Il fallait croire en la Raison, en la Bonté, en l'Homme, en la Révolution, ne jamais se refuser à agir, ne jamais se dérober par crainte de la défaite. La revue *Philosophies* que Morhange dirigeait se proposait d'être l'expression d'une génération neuve, d'un nouveau mouvement littéraire et de favoriser la « naissance d'une *Mystique* ». Elle se plaça d'emblée parmi les meilleures.

Relisant ses numéros des années vingt-quatre et vingt-cinq, je

retrouve sa propre définition : « Ce qui la caractérise, c'est d'avoir voulu et pu grouper des poètes, des essayistes, des analystes et des métaphysiciens. »

« Ce fait est fondamental et original. »

« Il correspond à la tendance profonde de la plus récente génération littéraire, à savoir : la volonté de créer à nouveau un *humanisme.* »

Aux philosophes amis de Morhange et collaborateurs habituels de la revue, se joignaient de purs écrivains et des poètes, Max Jacob, André Spire, Louis Massignon, Jouhandeau, Supervielle, Delteil, Crevel et Cocteau...

Un fragment « préoriginal » d'*Albertine disparue* figura au sommaire du n° 3. « Parmi les littérateurs les plus proches, déclarait Pierre Morhange, nous ne devons vraiment qu'à Proust et à Max Jacob. C'est leur lyrisme et leur patience, en un mot leur force, qui nous semblent admirables. »

On voit combien était ouverte, étrangère à tout sectarisme, cette revue à tant d'égards si hardie et même révolutionnaire. Politzer éclairait Freud, Massis était vigoureusement réfuté, Gide analysé en profondeur et sans complaisance, Julien Green consacrait un excellent article à l'*Ulysses* de Joyce, Crevel à l'*Anabase* de Saint-John Perse.

Autre preuve de largeur d'esprit, d'intérêt pour tout ce qui surgissait de neuf : une très belle page de Francis Gérard (Me Gérard Rosenthal) sur le *Clair de Terre,* faisant éclater le génie d'André Breton son auteur, en le distinguant de ses amis Aragon, Soupault, Eluard, Desnos et autres... « Lui est propre cette magnifique et satanique dignité, cette pourpre splendide dérobée aux cadavres divins, aux poulpes des profondeurs, diamant, scorie. »

De son côté, Morhange loua chaleureusement Eluard (j'y reviendrai). Entre les deux groupes, philosophes et surréalistes, il y eut donc communication, du moins recouvrements, points communs. Toutefois les premiers n'avaient pas le goût du scandale et dédaignaient l'injure. Leurs différences n'allaient pas tarder à s'affirmer. Dans le « Billet de John Brown » — Morhange le signa ainsi — premier manifeste du mouvement, on lit : « Je crois à la réussite de notre école philosophique, étape première. Peu importe si sa gloire est petite, jeune et obscure encore, elle

signifie et peut préparer la grande renaissance philosophique de ce temps. Cette renaissance elle-même prépare une grande révolution humaine... »

Henri Lefebvre donnait dans le numéro suivant une note de lecture signalant les « fausses audaces » des *7 Manifestes Dada* de Tristan Tzara, et Norbert Guterman écrivait : « LA FIN D'UNE HISTOIRE. — *Quelques notes sur le " Surréalisme " dans le sens que lui donne M. Breton.* » (Ces guillemets ne sont-ils pas aujourd'hui savoureux ?) Il annonçait pour le numéro suivant : « Un commentaire particulier du Manifeste de Breton » et « un parallèle Breton-John Brown ». Mais plus significative encore est la fin de cette note : « Ces appels au nihilisme de M. Breton paraissent deux mois après le billet de John Brown " où l'on donne le *la* ", billet qui est l'enthousiasmante affirmation d'une volonté nouvelle et d'une jeunesse, et dont l'existence suffit à démontrer l'absurdité de toutes ces abdications, de toutes ces mutilations de l'homme. »

On serait donc tenté de penser que ce fut le manifeste de Pierre Morhange qui hâta, pour ne pas dire provoqua, le manifeste surréaliste d'André Breton.

Le surréalisme a atteint la gloire. Le groupe « Philosophies » a plongé dans l'oubli.

Henri Lefebvre a jugé ainsi Morhange dans son livre *La Somme et le Reste* : « ... il s'attribuait plutôt le rôle du révolutionnaire absolu, continuateur de la grande lignée, de ceux qui ébranlèrent le monde, le Christ, Marx. Un esprit prophétique l'animait : son efficience propre — diriger le trust de la foi — ferait de lui le Messie attendu par le monde moderne, ce qui amènerait la victoire d'une sorte de judaïsme épuré, élargi, vivifié par les contacts, les adjonctions ou les injections d'autres croyances. Dans cet immense combat pour le vrai, la poésie assumerait un rôle décisif. D'où l'un des mots d'ordre : « Trouver en poésie des paroles aussi fortes que celles du Christ... »

Ce Morhange me ramenait à la vie, lui redonnait un sens et me la faisait adorer. Comme le disciple suit son maître, je l'aurais suivi au bout du monde. Il me disait : « Il ne faut pas vivre en beauté, mais vivre, être. Ne pas croire au gouffre alors

que tout est à notre disposition. Ne pas s'imaginer qu'il y a un mur et que pour passer il faut trouver un petit trou entre deux pierres, mais tout saisir. La vie est unique. L'Eternel est un. La mort est la fin de la personne et la vie continue. Il n'y a pas d'au-delà. La vie est unique... » (Ce sont ces paroles-là qui me firent prendre l'habitude jamais perdue de tenir un journal.)

La vie est unique. L'Eternel est un et on ne le trouve que dans cet instant qui nous est donné, qui passe, qui meurt, qui ne reviendra plus, qu'il faut vivre à fond. Je n'avais pas besoin d'autre foi.

La Vie est unique devait être le titre du troisième tome d'un ouvrage que Morhange se proposait d'entreprendre : *Le Juif dans la campagne française ;* ce titre il l'a donné à un recueil de poèmes. Je l'entends encore s'écrier : « Je veux venger les Juifs, cette race qui souffre depuis deux mille ans, cette race persécutée, alors que c'est elle qui porte l'Esprit, elle qui a inventé ce Dieu dont l'humanité vit encore. » Il vint à Longjumeau, se mit à genoux dans une allée pour toucher la terre, et ce geste était si émouvant que, relevé, ce petit homme étriqué, mal peigné, me parut grand.

Malgré son apparente douceur, ses hésitations qui semblaient conciliantes, Henri Lefebvre, le plus philosophe de ces jeunes philosophes, m'impressionnait. Qu'il parlât de l'Autre — un de leurs thèmes favoris — de la Sagesse qu'ils voulaient réhabiliter, ou de l'Aventure dont ils se méfiaient, j'avais quelque peine à le suivre. Il employait un langage pour moi trop abstrait que cependant une image fulgurante illustrait soudain. Elève de Maurice Blondel, puis de Brunschvicg, il avait longuement étudié Jansénius et allait achever une introduction à Schelling avant d'être happé par le service militaire. Il me donna quelques cahiers de son manuscrit, geste amical qui me surprit, car je savais qu'il me jugeait sévèrement, me reprochant « une facilité aisément contente », une propension à l'oisiveté et à la rêverie.

Quant à Politzer, le psychologue du groupe, passionné de psychanalyse, il avait pour moi toutes les indulgences. Regrettant que je me sois orientée vers l'histoire, vers l'histoire de l'art, circonstance aggravante, et non vers la philosophie, il me prêtait des livres. En retour, il me faisait raconter mes rêves. Il me disait avec autorité : « Mange du sucre le soir, beaucoup de sucre, ça te fera rêver. »

Le dimanche matin nous allions en bande aux répétitions des Concerts Colonne, la place tout en haut du Châtelet coûtait quarante sous ; nous nous gorgions de Bach. Le dimanche après-midi, nous nous retrouvions chez Politzer. J'écoutais attentivement les discussions de mes amis et quand, tard dans la soirée, nous nous séparions, bien souvent il me raccompagnait vers le lointain Montmartre où ma mère avait un appartement en face du château des Brouillards. Nous marchions jusqu'à la barrière du Trône, jusqu'à la Bastille. Il répondait sans se lasser à mes questions, m'expliquant ce que tout à l'heure je n'avais pas compris, me prodiguant des conseils : « Va, tu es solide. Ne crains rien, avance. On peut tomber mais on se relève et on repart. On peut se salir, ça ne fait rien. On peut même se faire mal, ça ne fait rien. Il faut accepter les coups durs, ne jamais se détourner de la vie, la maudire ou en avoir peur. »

Paroles que je n'oubliai pas et qui devaient prendre tout leur sens quand j'appris que les nazis l'avaient fusillé au mont Valérien.

Une fois, dans la rue, il mit ses deux mains sur mes épaules, me regarda longuement ; je crus qu'il voulait m'embrasser, le redoutai parce que j'étais d'une chasteté farouche et qu'un baiser me semblait une chose importante qu'on ne peut donner sans amour.

— Tu sais que tu es belle ?

J'en fus ahurie. Tout en moi me déplaisait.

— Tu parles sérieusement, Georges ?

Il me prit le bras.

— Oui je te trouve belle, mais tu sais, je ne suis pas du tout amoureux de toi.

O bonheur ! Rien ne venait troubler notre amitié.

— Moi non plus.

— Mais je t'aime beaucoup.

— Moi aussi.

Nous nous sommes assis sur un banc pour mieux rire.

S'il passait me chercher à la Bibliothèque nationale où j'étudiais Vitruve, nous allions bavarder devant un café-crème, dans un des plus minables cafés des boulevards. Nous montions volontiers aux Buttes-Chaumont, contemplant le rocher et le lac de carte postale qu'il aimait tout particulièrement. C'est à Politzer que j'osai confier mon admiration pour Paul Eluard. Un jour, à la Bibliothèque, un ami avait placé sans rien dire un livre

ouvert sur ma table. J'avais vu sur une page un petit rectangle noir et lu :

Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens...

Ces mots résonnaient dans l'immense salle silencieuse, je les emportai quand je sortis, je marchai en les redisant, j'étais ivre et jetée en plein inconnu. Peu après, Morhange publiait un bel article dans *Philosophies* sur *Mourir de ne pas mourir* : « La grâce de cette immobilité vivante... des statues blanches, des fantômes dont le sang serait lourd comme la pierre... Combien je le hais à l'ordinaire et le repousse ce monde de larves sépulcrales et l'art de faire vivre la mort. Comme, même là, je risquais de haïr : seulement, c'est tout le contraire : la poésie dès qu'elle paraît usurpe. Les sentiments virent... »

Les rapports entre mes amis de *Philosophies* et les surréalistes étaient complexes et tendus. Avec raison, peut-être, les surréalistes, aînés des philosophes, se considéraient comme des révolutionnaires plus avancés, tandis que les philosophes n'étaient pas loin de penser que les surréalistes s'étaient engagés sur une voie sans issue.

Quand je lui parlai d'Eluard, Politzer me répondit :

— Il y a les choses qui me sont indispensables et les autres. Je ne crois pas que les poèmes d'Eluard me soient jamais nécessaires, mais je ne te blâme pas de les aimer. Prends ce qu'ils t'apportent.

Et il ajouta, ce qui me surprit tellement c'était inattendu, sans aucun rapport avec ce que nous disions :

— Mais je t'en voudrais si tu jouais à de petits jeux d'esprit avec Louis Aragon.

Boutade dont je douterais si je ne l'avais notée dans mon carnet. Politzer estimait qu'Eluard était un vrai poète, un inspiré, de plus il m'accordait le droit de me tromper. J'étais habituée à voir en lui un juge, un juge qui voulait mon bien et atténuait par un grand rire la rigueur de ses verdicts. Ce droit à l'erreur, qui m'était consenti, me ramenait de plusieurs années en arrière, au temps de ma conversion. Un vieil homme m'avait alors demandé de reconnaître loyalement que je m'étais trompée si

j'en avais conscience un jour. Ainsi le fil se renouait. Il devait exister ce monde dont parlait ce vieil homme. Mes amis me sauvaient de la solitude. Avec eux vivre, ce n'était plus se griser de refus, se complaire à de scrupuleux examens de conscience afin de dresser au plus juste le bilan des gains et des pertes. Vivre, ce n'était plus se préserver. C'était avant tout comprendre, prendre et donner ; c'était admettre les autres, se mêler aux autres, compter avec les autres, compter pour les autres. Le mot *nous* prenait un sens, une forme, et la puissance d'une armée.

Morhange et Lefebvre faisaient leur service militaire, Politzer enseignait à Cherbourg. Privée d'eux, j'allais de plus en plus chez les Aschkenazy — j'avais connu la fille aînée Gavrik à la Sorbonne — Russes d'Odessa émigrés en France. Ils me firent découvrir un luxe qui ne me déplaisait pas. Leurs réceptions m'amusaient et j'étais profondément touchée par l'amitié qu'ils me témoignaient. Je déjeunais dans leur bel appartement près du Luxembourg quand j'étais lasse du triste restaurant universitaire. Ils m'emmenèrent en vacances à Dinard, à Etretat, et me firent découvrir Illiers, le Combray de Marcel Proust.

C'est vers cette époque que le château de Chantilly me fut ouvert ou mieux, donné.

Par l'historien Pierre Champion que je rencontrais fréquemment à la Nationale, j'avais connu Eugénie Droz, l'éditeur spécialisé dans les ouvrages d'érudition. Elle se proposait de publier un *Livre d'Heures du XV*e *siècle* conservé au musée Condé et me chargea de ce travail que j'acceptai avec joie.

Me voici donc comme chez moi dans la bibliothèque où le conservateur m'a introduite. J'y suis seule, allant, venant, musardant et me penchant sur les miniatures. Pas très belles, à vrai dire, mais me mettant sous les yeux, aussi bien qu'un portail de cathédrale, la vie des humbles au Moyen Age. Les travaux : le paysan soigne sa vigne en mars, en juin fauche les foins, en juillet moissonne, en septembre fait la vendange, en octobre abat les glands et tue le porc en décembre. Les jeux : joutes sur l'eau, choule à la crosse, ancêtre du golf et du hockey. Le livre fermé, je me promenais longuement dans le parc, à moi lui aussi, avant de reprendre le train.

Belles heures qui me rappelaient ce Valençay où l'on m'envoyait tout enfant dans une ferme appartenant à je ne sais plus qui et que dominait le château.

Mes études terminées (!) j'eus la chance de devenir assistante d'Alberto Cavalcanti, de façon bien imprévue.

Beaucoup de filles de ma génération faisaient de la gymnastique rythmique. Cécile Pierrot allait chez Jacques Dalcroz, j'avais choisi Irène Popart moins esthète, plus sportive. Ici et là, on s'appliquait à rendre visuelles en pliant un genou, en arrondissant les bras avec grâce, la *Chanson de Solveig* ou la *Rêverie de Schumann* ; c'était mon grand succès, je me produisis même à la salle Gaveau. Irène Popart souhaitait que je devinsse une de ses monitrices et m'emmena avec quelques autres à un festival qui se déroulait à Monte-Carlo.

Monte-Carlo ! Le casino ! Le jeu ! Le monde de l'argent, de la galanterie, de la débauche ! Mon vieux fond janséniste s'alarma tant et si bien que je ne trouvai rien de mieux que de fourrer dans ma valise l'*Introduction à la vie dévote*. Je n'eus pas le besoin ni le temps de l'ouvrir : nous nous couchions tôt après un repas frugal pour bien dormir, bien courir, bien sauter, bien danser le lendemain. Je ne fis qu'apercevoir le casino où nous étions toutes trop jeunes pour être admises ; un après-midi que je me dirigeais vers le stade avec une compagne, elle me dit que la vieille élégante qui sortait d'une pâtisserie était certainement une « demi-mondaine » ; je me retournai bien vite mais ne distinguai qu'un chien au bout d'une laisse et un remous de soie mauve.

L'enseignement d'Irène Popart finit par me peser. Je la quittai pour m'initier à un art plus raffiné avec Malkowski : peu après, je rencontrai Victor Basch dont j'avais suivi les cours d'esthétique à la Sorbonne. Il me demanda ce que je comptais faire dans la vie. Je n'en savais trop rien. Il me proposa si j'hésitais sur le choix d'une situation, de venir lui en parler, ce qui me parut providentiel. Il me reçut dans le grand bureau de son appartement de la rue Huyghens.

— L'histoire de l'art, un diplôme d'études supérieures sur Vitruve, l'Ecole du Louvre, c'est très bien. Et après ?

— Je suis maintenant élève de Malkowski.

Il était sceptique quant à l'avenir de ces danses, il ne pensait

pas que je pourrais en faire mon métier, bien que je lui dise que je donnais déjà quelques leçons.

— C'est une mode qui ne durera pas plus que n'importe quelle mode. Vous devriez plutôt vous orienter vers la mise en scène. Mais le théâtre est en retard ici. Il faudrait que vous alliez à Berlin ou à Munich.

— Je n'ai pas assez d'argent pour vivre à l'étranger.

— On peut trouver un moyen... Et que pensez-vous du cinéma ? Je vous présenterais bien volontiers à Abel Gance.

Sur ces entrefaites, un des amis de Malkowski, sculpteur, me proposa de poser pour lui. Pourquoi pas ? Au cours d'une des séances, il me dit que le jeune metteur en scène Alberto Cavalcanti cherchait une assistante pour le film *Rien que les heures* qu'il allait commencer à tourner. Il m'offrit de me recommander à lui si ce travail m'attirait. Bien que n'en ayant aucune expérience, j'acceptai d'enthousiasme. L'accueil de Cavalcanti, beau, cultivé, distingué et parfaitement bien élevé, me convainquit que j'avais eu raison. La lecture du scénario ne m'apprit pas grand-chose, une grande place étant laissée à l'improvisation. Précurseurs sans le savoir, nous tournions dans la rue, à la recherche de l'insolite. Nos longues stations devant un étalage de fruits ou un tondeur de chiens m'ennuyaient bien un peu, mais je pensais : « J'apprends un métier, un métier d'avenir, avec le meilleur et le plus sympathique des maîtres. »

Je rendis compte de mon apprentissage à Victor Basch qui m'encouragea à continuer. Je ne le revis plus. Généreux, serviable, sincèrement soucieux de l'avenir de ses étudiants et désirant les aider, Victor Basch était juif, franc-maçon, paraît-il, et allait devenir président de la Ligue des Droits de l'Homme ; raisons suffisantes pour que, sous l'Occupation, un officier de marine passé dans la Milice crût de son devoir de l'assassiner. Il le tua à coups de revolver et fit tuer par ceux qui l'accompagnaient la femme du vieux professeur.

Le second film d'Alberto Cavalcanti, *En rade,* dont la vedette était Catherine Hessling, mariée à Jean Renoir, nous enferma dans un studio. Cavalcanti en aimait l'atmosphère comme certains journalistes aiment l'odeur de l'imprimerie. Elle m'était au contraire pénible, je m'y accoutumais bien difficilement. J'y étouffais, aveuglée par les projecteurs, me prenant les pieds dans les

câbles, hébétée par les longues stations debout ; j'admirais la bonne humeur des opérateurs et des électriciens et le naturel des acteurs qui résistait aux fastidieuses répétitions. Nous déjeunions à la cantine quand nous tournions à Billancourt. Dès que je le pouvais, je m'échappais pour respirer, pour marcher. Quand nous tournions rue Francœur à Montmartre, Cavalcanti et son petit état-major déjeunaient chez nous rue de l'Abreuvoir. Ma mère aimait recevoir des artistes, elle voyait beaucoup de peintres sans se soucier de leur célébrité. Foujita était un de ses fidèles ; elle avait prêté, pour qu'il pût y travailler tranquillement, une chambre à Boyer, grand ami d'Utrillo et marchand de frites place du Tertre. Que d'églises bourguignonnes et auvergnates peintes devant cette fenêtre d'après des cartes postales ! Il nous en a laissé plusieurs.

Les producteurs d'avant-garde avaient leurs mécènes, Myrga et Tallier, et leur temple, les Ursulines ; esthètes et gens du monde venaient y applaudir ou siffler n'importe quoi, aussi bien *L'Entracte* de René Clair sur un scénario de Picabia que *La Coquille et le clergyman* de Germaine Dulac, d'après Antonin Artaud, que les images abstraites de Ruttmann. Inoubliables soirées des années folles. C'est sur la scène des Ursulines, par économie, chose aujourd'hui impensable, que Cavalcanti tourna *la Jalousie du barbouillé,* pochade d'après Molière, dans laquelle Philippe Hériat tenait un rôle avec le plus grand sérieux. Evoluer sur ce petit plateau découvert par l'écran était difficile. On rafistolait un décor, on ajustait un costume (c'est la mère d'Alberto qui les avait faits). Pour un oui, pour un non, le beau Tallier se mettait en colère. « Tais-toi, Armand, disait doucement et fermement Myrga, tu sais bien que ça ne sert à rien. » Et lui de rugir : « Mais je ne veux pas que ça serve ! » Tout le monde riait, lui aussi.

Si je ne me trompe, Maxime Jacob s'était chargé de la musique. Maxime Jacob était le benjamin de l'école d'Arcueil présentée à ses débuts par Erik Satie, patronnée par Darius Milhaud et qui comprenait encore Cliquet-Pleyel, Roger Désormières, Henri Sauguet. J'aimais sa musique assez mélodique pour que les profanes de mon espèce pussent s'y sentir à l'aise. On l'entendait aux séances d'avant-garde du Collège de France, à la Sorbonne, à l'Atelier. Maxime se laissait parfois entraîner au Bœuf sur le

Toit, mais, « bon petit jeune homme » comme il le dit lui-même, n'y restait pas après minuit pour ne pas inquiéter sa mère. Ce « bon petit jeune homme » choyé par les snobs ne repoussait pas leurs avances. Les salons le guettaient. Il s'y rendait très simplement, doué de cette gaieté que Dom Clément Jacob, de l'abbaye bénédictine d'En Calcat, a conservée.

Naturellement, je le connus bien avant sa conversion. Il avait un frère, Emmanuel dit Manu, qui me demanda des articles de cinéma pour un magazine intitulé *Hebdo,* et une sœur Elizabeth dite Babet. Lorsque je me liai d'amitié avec cette femme si attachante, elle venait de trouver ce Dieu que j'avais perdu. Elle n'essaya pas de me ramener vers lui, mais m'affirma simplement qu'il ne faut jamais se lasser de l'attendre. Elle me parlait de la vocation de Maxime, elle me révéla René Schwob dont elle me prêta *Ni Grec ni Juif,* cette espèce de journal pur et violent. Repliée pendant la guerre en zone sud — elle enseignait les mathématiques à Albi — entrée avec Manu dans la Résistance, elle fut dénoncée en même temps que lui et que leur vieille mère par des Français ; tous trois moururent en déportation.

*
**

Sans oser approcher les surréalistes, je suivais attentivement leurs manifestations, je lisais leurs livres, je regardais leurs peintures à la galerie de la rue Jacques Callot. Je passais souvent devant le café Cyrano, place Blanche, où chaque jour ils se réunissaient. Et de loin en loin, je voyais Eluard apparaître comme par miracle à une exposition, dans une librairie, dans la rue, dans un autobus.

Au début de novembre 1926, une certaine Valeska Gert s'avisa de donner à la Comédie des Champs-Elysées un récital de danses qu'elle prétendait surréalistes. J'y entraînai Cavalcanti, prévoyant bien que les surréalistes protesteraient. Ce fut un chahut plus beau qu'on n'eût pu le rêver. Chez Lita Besnard, une amie de ma mère, bru d'Albert Besnard et peintre elle-même, Rachilde, était arrivée un jour en vociférant que les surréalistes, ces infâmes voyous, s'étaient permis de l'injurier, de la frapper, au banquet organisé à la Closerie des Lilas en l'honneur du poète

Saint-Paul-Roux. La dame du *Mercure* s'indignait que ces gens-là qui étaient la honte de la France aient pu se joindre à cet hommage. L'un d'eux avait crié : « Vive l'Allemagne ! Vive les Rifains ! » (C'était pendant la guerre du Maroc). Ils avaient transformé la salle en véritable champ de bataille...

Aux Champs-Elysées on ne se battit pas pour Valeska Gert. Mais André Breton et les siens manifestèrent si énergiquement que la police, applaudie par les spectateurs autant que par la danseuse, vint rétablir l'ordre, emmenant Breton qui tenait tête superbement, Eluard, Aragon et quelques autres. Bientôt relâchés, ils retrouvaient chez Francis ceux qui les avaient soutenus et je ne m'en étais pas privée. Il y eut des présentations, des poignées de main, des mots de colère et de sympathie. Assise près d'Eluard, je ne lui adressais pas la parole, je croyais même qu'il ne me voyait pas et, peu après, nous buvions du champagne, lui et moi, au bar des Ursulines en discutant du film de Stroheim *Greed (Les Rapaces)* qui venait d'être projeté.

— Si je faisais des films, me disait Eluard, ce serait plein d'anges qui descendraient dans des lumières.

C'est surtout à cause de l'apparition qu'il aimait tant *Jim le Harponneur,* film qui divisait les surréalistes. *Le cuirassé Potemkine* allait enfin être projeté à Paris. Quand je dis à Eluard que je pourrais me procurer des cartes d'invitation, il me conseilla d'en porter à André Breton, ce que je fis, follement intimidée par une telle démarche. J'osais à peine mettre un pied devant l'autre en pénétrant dans ce musée de la rue Fontaine bourré de statuettes polynésiennes, mexicaines, de toiles de Picasso, de Miro, d'Arp, de Max Ernst. Extrêmement courtois, André Breton me mit à l'aise par sa souriante simplicité et, pour rendre encore tout plus facile, un chat sauta sur mes genoux. Je croyais entrer, tout de suite sortir, et je restai un long moment assise devant une fenêtre à peine plus grande qu'un hublot d'où l'on voyait le boulevard de Clichy et ses baraques foraines.

Les paroles d'André Breton rendaient réels et tout proches les êtres fabuleux parmi lesquels il vivait. Il savait par Eluard mon amitié pour Morhange et il me parla avec moins de rancœur que de regret de leur rupture survenue au moment où ils élaboraient ensemble *La Guerre civile.* Surréalistes et philosophes n'avaient pu tomber d'accord sur la définition de la révolution.

Lefebvre la voulait philosophique, et lui, Breton, sociale. Depuis, Morhange qu'il avait beaucoup estimé, beaucoup vu, ne donnait plus signe de vie.

Lorsque je lui racontai ma visite, Morhange précisa sa position envers les surréalistes en général et Breton en particulier. Ils perdaient tous leur temps, selon lui, à de petites aventures sans intérêt ; il y avait mieux à faire que de combattre Cocteau ou de se quereller à propos de films ou de chercher des injures pour tel ou tel ; il le regrettait d'autant plus qu'il reconnaissait la merveilleuse intelligence de Breton, le courage de Desnos et l'immense talent d'Eluard.

Je ne redirai pas après tant d'autres ce que fut pour cette génération la présentation du *Cuirassé Potemkine*. Tous les surréalistes, je crois, y assistaient et quand le mot FRÈRES s'inscrivit en lettres de plus en plus grandes sur l'écran, nous étions prêts à nous faire tuer pour cette révolution.

En relisant dans *Nadja* : « Il ne faut jamais avoir pénétré dans un asile pour ne pas savoir qu'on y *fait* les fous tout comme dans les maisons de correction on fait les bandits », je nous revois André Breton et moi assis dans l'amphithéâtre de Sainte-Anne où le professeur Claude exhibait le dimanche matin les plus intéressants de ses malades. Le professeur Claude s'installait au centre d'une estrade, face aux étudiants tendus en avant ou penchés sur leurs notes. On introduisait l'interné que Claude s'ingéniait à faire parler. Chacun incarnait un cas, portait en lui un monde que le récit qu'il avait précédemment fait à Claude devait nous révéler, à condition toutefois qu'il voulût bien le répéter. Certains, hospitalisés depuis longtemps, et souvent produits en public, débitaient l'histoire attendue d'une voix morne, lassée, ou bien flattée et satisfaite. D'autres se refusaient à parler, intimidés peut-être par la présence de tous ces gens, pris de panique ou secoués de colère.

Deux médecins amis, Michel Sénac et Gilbert Robin, m'avaient permis d'assister à de simples et vraies consultations. Le malade s'épanchait alors sans hésitation comme sans cabotinage, soulagé me semblait-il, d'être écouté et traité d'égal à égal. Au côté du docteur Sénac, je suivais les longs exposés de Mlle J. Mlle J. ne

présentait aucune trace apparente d'affaiblissement intellectuel, elle ne souffrait d'aucune perte de mémoire, très active, toujours fort occupée, elle traduisait les livres saints dans une langue inventée par elle. Ce cas, très rare, la rapprochait d'Hélène Smith, le médium de Théodore Flournoy. André Breton désirait se rendre à Genève pour recueillir auprès d'Henri Flournoy le fils, des documents inédits sur la célèbre Hélène ; Gilbert Robin connaissait intimement Henri Flournoy, c'est pourquoi je l'avais mis en rapport avec André Breton. Je ne sais ce qu'il advint du projet de voyage de Breton. Je me souviens qu'une fois, rentrant de Sainte-Anne, exaspéré par la supériorité obtuse de Claude et la curiosité désinvolte de ses élèves, il me dit qu'il voudrait s'enfermer avec un de ces êtres qualifiés de fous, l'écouter, le regarder vivre sa vie, ce qu'avait fait Flournoy avec Hélène Smith.

Je voyais de plus en plus souvent Paul Eluard. Il m'avait donné ses premiers poèmes. Je savais par cœur ceux de *Capitale de la douleur*. Je l'écoutais, si déconcertée par ses propos que je ne trouvais rien à répondre. S'il avançait, par exemple, que la musique est la négation de la poésie, je ne lui demandais même pas de m'expliquer pourquoi. Un tel propos qu'au fond de moi je jugeais aberrant et qui avec d'autres eût provoqué une vive discussion, venant de lui m'imposait silence. Il parlait beaucoup, mais ne fit jamais allusion à son vagabondage autour du monde, je ne sus rien par lui des conflits intérieurs du surréalisme, ce n'est pas lui qui me parla de son entrée au Parti et je ne lui posai aucune question à ce sujet. Il m'emmena plusieurs fois chez Max Ernst, le peintre surréaliste que j'admirais le plus. Max Ernst, un jour, voulut me faire cadeau d'une de ses toiles, et comme je refusai (je l'ai bien regretté depuis !), il me força d'emporter un dessin.

Je lisais les livres que Paul aimait, qu'il me donnait : *Le Moine*, de Lewis, que Max Ernst songeait à illustrer, ou qu'on lui offrait d'illustrer, Petrus Borel, Hoffmann. En ce temps-là je lus aussi les douze volumes que fit paraître, entre 1836 et 1871, Xavier Forneret, *L'Homme noir* dont André Breton écrivait : « Ce nom n'a même pas laissé ses initiales sur les grands arbres de la forêt où nous nous sommes perdus. » A la prière de Breton,

j'en copiai maints passages dont certains parurent dans *La Révolution surréaliste*.

Quand je revis Georges Politzer, il écouta attentivement le récit de mes explorations, me regarda avec sévérité, sourit avec indulgence et conclut :

— Les fantômes, ça n'est pas sans charme. Mais moi, tu sais, j'aime la vie, seulement la vie, tout de la vie.

CHAPITRE II

Brouillard où je m'enfonce

PAUL Eluard tomba ou plutôt retomba malade. J'allai le voir dans sa petite maison de banlieue. Gala était absente, lui couché dans un lit très bas, très blanc, très étroit. Il s'apprêtait à retourner se soigner en Suisse, avec Gala. Ils s'étaient connus là-bas, dans un sanatorium avant la guerre. Ils s'étaient mariés tout jeunes... Il parlait d'une voix courte, un peu essoufflée. Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire, Lautréamont... Je risquai :

— Et Vigny ?

Il parut étonné, battit des paupières, plaqua ses deux mains sur le drap.

— Vigny ? Vous croyez ?

Il eut une quinte de toux, s'excusa, revint à Lautréamont que je connaissais encore mal.

— Lisez-le, relisez-le, si vous êtes mon amie.

J'emportai ce mot, je le gardai en moi, me le répétant dans les rues, m'endormant en lui, par lui réveillée et heureuse du matin au soir. Ce mot, ce merveilleux mot, ma richesse et ma joie jusqu'à ce grand trou dans lequel toute ma vie est tombée...

Cette journée de juillet avait bien commencé pourtant. J'avais reçu une lettre de Paul. Il allait mieux. Il était à Seelisberg avec René Crevel. Je devais les y rejoindre.

Cavalcanti tournait *Le Capitaine Fracasse* avec Pierre Blanchar, Charles Boyer dont c'était le premier film, et Marguerite Moreno. Que n'ai-je eu le temps de noter les histoires qu'elle racontait sur sa vie, ses voyages et Marcel Schwob ! La société de production m'avait engagée comme conseiller historique, rien

moins, et chargée de trouver non loin de Paris un château Louis XIII. Aux Estampes où j'allais souvent me documenter, j'avais retrouvé René Héron de Villefosse, ancien camarade de Sorbonne. Je lui parlai du film, de mon travail et du château ; il me répondit qu'il pouvait me procurer ce que je cherchais. C'était près de Sézanne, sur la route de Nancy. Deux amis nous proposèrent de nous conduire et nous partîmes de bon matin...

... Nous suivons pour rentrer une longue route droite, bordée d'arbres et de taillis, nous dépassons une statue posée dans l'herbe, après il n'y a plus rien. Rien. Tout finit ici, près de la Ferté-Gaucher où l'on emmène les trois blessés en ambulance, et moi le cadavre dans la voiture du boucher. A l'hôpital, on s'est aperçu que je vivais encore, mais j'étais intransportable. Tout cela, naturellement, m'a été raconté plus tard. On m'a dit que René Héron de Villefosse avait une fracture du crâne, le conducteur le thorax enfoncé, sa sœur des contusions. On m'a dit aussi que je me plaignais, que je gémissais, je ne m'en souviens pas. Alerté par ma mère que mon délire effrayait, le docteur Allendy est accouru. Je ne m'en souviens pas. Des cousins sont venus. Je ne m'en souviens pas.

Je suis dans une chambre toujours noire, trop chaude, pleine de chuchotements. Je parle, personne ne répond. Ma mère, paraît-il, me tient la main, essaie de me calmer. Je ne l'entends pas, je ne la vois pas. Le soir, le règlement est formel, il faut qu'elle s'en aille. Il fait encore plus noir. J'ai peur dans ce réduit obscur comme un caveau. J'appelle. La porte s'entrouvre sur une lueur d'outre-tombe. Un énorme oiseau blanc s'avance vers mon lit, s'incline, les ailes déployées. Je parviens une fois à les toucher. Elles sont douces, lisses, agréables, mais froides et je comprends que l'oiseau est mort. Terrifiée, je veux coûte que coûte me lever. Je ne peux tenir debout. On me recouche, on me borde durement. Depuis, je ne dors plus. Je guette l'oiseau. J'attends l'oiseau. J'attends le jour qui ne vient pas. C'est une nuit interminable. Ce sera la nuit toujours. Et voici que dans cette nuit où la cornette va et vient, il y a une tache rouge. Belle. Belle. Rouge. La voix de ma mère me parvient. Ça me fait plaisir. La tache rouge bouge, s'approche :

— C'est Lita.

Ça ne me dit rien. J'ai complètement oublié Lita Besnard

notre grande amie. Lita, c'est le nom du rouge. Je pleure quand il me quitte. La vie se retire. Le noir recommence... Ma mère a peur de mes nuits sans sommeil qui retardent mon rétablissement. Elle insiste pour qu'on me transporte à l'hôtel où elle pourra rester près de moi et où, espère-t-elle, je dormirai. Je l'entends parlementer dans le couloir. On lui dit que c'est trop tôt, que je suis trop faible, trop agitée. Agitée ? Je ne bouge pas, j'ai mal partout.

Un matin on remue beaucoup autour de moi. On m'assied dans mon lit, on m'enveloppe, on me porte, on me cale dans un fauteuil, on me sort dans une espèce de galerie où il fait frais, dans une rue où il fait chaud. Des gens me suivent. Des visages sont aux fenêtres pour nous regarder passer. Des gens s'arrêtent sur les trottoirs. On jurerait qu'ils regardent un enterrement. On va m'enterrer... Je dis à ma mère qui marche près du fauteuil :

— Pourvu qu'il ne pleuve pas avant qu'on arrive au cimetière !

Elle dit :

— Tais-toi, tais-toi !

On entre dans de la pénombre. On monte un escalier, on m'allonge et c'est très doux. Je suis contente d'être là, d'avoir des couleurs autour de moi et du ciel derrière la fenêtre. Cette fenêtre, on l'ouvre à demi. Des cris, des bonjours, des bruits de pas, des bruits de seaux, montent du dehors...

... Après un de nos petits déjeuners, ma mère sourit, toute joyeuse :

— J'ai quelque chose pour toi. Regarde. Une carte de Paul Eluard. Paul Eluard, tu sais ? Tiens !

Elle me donne la carte. Une carte en couleurs, avec un grand arc-en-ciel et plusieurs personnages dessous. Je suis émerveillée. Je ne peux détacher mes yeux de cette image.

— Tu ne lis pas ce qu'il t'écrit ?

Non, ce n'est pas encore le temps des mots. Il me suffit de me répéter : Paul a écrit. Je pleure de joie. Je passe des heures à contempler ce que je tiens à la main. Je ferme les yeux, je les rouvre, je vois la carte. La carte est là. Je vis. Et une lettre arrive que je déchiffre non sans peine :

« Ma chère Janine, nous sommes bouleversés par cet accident. Nous espérons que vous allez vous rétablir très vite et